

Des lecteurs ont lu
Chantal DANJOU

Les Cueilleurs de pommes,
publié aux Éditions Orizons, en 2015

Jean-Pierre BARBIER

Le roman de Chantal Danjou semble déroutant de prime abord. Un lecteur cherche toujours un référent situationnel qui lui permette une accroche à la réalité. Cette attitude de lecture tient du socioculturel qui pianote toujours dans le cliché. Or cet écrivain n'a de cesse que de nous confronter à l'errance.

Cette généalogie de femmes : Arghyro, la mère, Éva la fille, Nina, la petite-fille, cette généalogie difficile à débusquer dans le roman n'est en fait qu'un leurre. Il s'agit d'une voix unique, d'une voix de femme, d'une voix plurielle, d'une voix que l'auteur feint de partager à des personnages.

Dans son essai *La Création littéraire et le rêve éveillé*, Sigmund Freud écrit :

Le roman psychologique doit en somme sa caractéristique à la tendance de l'auteur moderne à scinder son moi par l'auto-observation en « moi partiels », ce qui l'amène à personnifier en héros divers les courants qui se heurtent dans sa vie psychique.

À travers cette généalogie féminine quelle est la question ou les questions primordiales posées par l'auteur ? Elles portent sur la position d'une femme dans un couple, sur l'attitude masculine, sur la maternité, sur la sexualité, sur la création ; en un mot, tout tourne autour de l'amour.

La situation impossible d'une femme dans le couple est dévolue à Éva. La subversion définit cette image féminine. Le syntagme « *mon mari qui est là* » revient comme une obsession marquant paradoxalement l'absence de cet homme et sa présence incongrue. Le mari est vécu en termes réels impossibles à supporter, il est expulsé du lieu même — sa femme en l'occurrence — dont il croit occuper l'espace. Le couple est vécu en tant qu'impensable, insensé, presque contre nature, ce qui introduit le doute quant aux positions politiques des tenants de l'hétérosexualité et du concept de Nature qui légitimerait la dite sexualité et le couple.

L'observation de la masculinité est d'une acuité clinique. Plus que l'attitude de rejet du personnage d'Éva par rapport au mari honni, les deux images masculines qui n'en font qu'une, celles de Clément et de Cyprien masquent à peine la désaffection de ces hommes jeunes pour leurs compagnes ; leurs superbes images de marque, guidées par le conformisme le plus étroit, l'angoisse la plus profonde vite passée sous le boisseau de l'imagerie du couple, car l'urgence est de coller à ce stéréotype et l'angoisse survient lorsque « ça ne colle pas ». La conséquence de ce leurre du couple qui ne coïncide jamais avec l'idéal que ces images masculines ne peuvent atteindre réside dans l'attitude hystérique de ces femmes, dans leur malaise, leur rancune ou leur cyclothymie, symptômes révélateurs de l'idéal inaccessible et de l'image masculine défaillante, ce que démontre parfaitement l'auteur.

Autre stéréotype passé à la démolition : la maternité.

« *Or la société nous dénie la moindre ambivalence : la mère est Mère ; femme et mère se recouvrent* ».

« *Selon elle le mythe de l'enfant considéré comme l'une des plus belles choses qui pouvait arriver à une femme devait cesser* ».

De la Nuit de Mai, prenons cet extrait du poème d'Alfred de Musset *Le Pélican*. Ce poème, il est vrai, évoque l'attitude du poète — ou de l'androgynisme poète — par son sacrifice artistique et malgré la référence apparente à la masculinité ; il n'en est pas moins une évocation de l'imgo mater-

nelle par les signifiants d'*entrailles* et de *mamelle* qu'elle convoque. C'est cet aspect sacrificiel, cette aliénation de l'imgo maternelle à sa progéniture que l'auteur brocarde ; elle dénonce la dissolution d'une femme dans la représentation maternelle constituée par l'idéologie, les croyances, les tabous et l'accession à un pouvoir matrilineaire, marqué par la jouissance, qui ne demande qu'à se perpétuer.

Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte;
En vain il a des mers fouillé la profondeur;
L'océan était vide et la plage déserte;
Pour toute nourriture il apporte son cœur.
Sombre et silencieux, étendu sur la pierre,
Partageant à ses fils ses entrailles de père,
Dans son amour sublime il berce sa douleur;
Et, regardant couler sa sanglante mamelle,
Sur son festin de mort il s'affaisse et chancelle,
Ivre de volupté, de tendresse et d'horreur.

L'auteur livre aussi des pages d'un érotisme brûlant : ainsi le chapitre VII décrit, avec un luxe de détails inouïs, l'immixtion du désir dans un corps de femme. Dans la littérature, il est assez rare de lire de tels passages puisque même la sexualité féminine passe par des auteurs masculins que ce soit *L'amant de Lady Chatterley* de D.H. Lawrence ou *Belle du Seigneur* d'Albert Cohen pour n'en citer que deux.

Le chapitre VIII décrit une relation homosexuelle entre deux femmes. Cette évocation par sa douceur, sa sensualité, tranche avec la relation hétérosexuelle relatée au chapitre XXIV où une femme est traitée en bétail, soumise à des injonctions de postures par une image masculine qui ne cherche qu'à assouvir son prurit sexuel. Une femme n'est qu'une gigantesque main masturbatoire. Aucuns échanges verbaux, aucun préliminaire, après l'orgasme : l'homme s'endort alors que la femme se masturbe, chacun reste dans sa solitude. Pourtant la masturbation n'est pas un sous-produit sexuel lorsqu'à l'instar de ce que montre le chapitre XI, elle est pratiquée conjointement par les sexes opposés en miroir, dans la jubilation duelle.

L'auteur introduit dans son écriture un bouleversement temporel, une dyschronie qui invalide toute succession temporelle chronologique.

« *L'île a la forme d'un caïque — a écrit Arghyro à sa fille — pointue aux deux extrémités* ». *Il fallait prévenir Anna...* « *Tu sais* », *commença-t-elle. Sur la piste au-dessus, une voiture a freiné. Elle a fait crisser ses pneus dans le sable. Ça ne pouvait être que le jeune homme...* »

Ce court passage, quand on connaît la diégèse du roman, condense les images de trois femmes : Arghyro, la mère, Éva, la fille, Anna, l'amante ; le lecteur est confronté au passé par le rappel d'une lettre d'Arghyro à sa fille Éva, au passé récent : prévenir Anna de l'arrivée d'Éva, suit le début en style direct de l'annonce interrompue par le bruit de la voiture, suivi de la projection d'une image d'homme, un fantasme qui masque le surgissement d'Éva, la fille d'Arghyro et de son bébé. Il y a un morcèlement temporel, un va et vient entre les différentes strates du présent et du passé qui est un véritable exercice de style. Cette représentation du temps n'est pas facile à accepter quand la chronologie régente notre position dans l'existence. Malgré tout, il est possible de saisir, dans ce bouleversement temporel, une observation juste qui signale l'immixtion de nos pensées, de nos souvenirs, de nos fantasmes au sein de la chronologie. Ce style fut introduit par ce qu'on a appelé le nouveau roman dont un représentant des plus originaux fut sans doute Henri Thomas. Par ailleurs, l'écriture de ce roman rappelle parfois le style des femmes écrivains anglaises : Katherine Mansfield, Virginia Woolf, Rosamond Lehmann. Ce sont les représentants du courant de conscience, de ce flot de sensations et d'émotions tant internes qu'externes, de ce rapport aux êtres et au monde qui témoigne d'une vibration,

Jean BENSIMON

Je vous remercie vivement de m'avoir offert *Les cueilleurs de pommes*. L'écriture, littéraire avec le mot juste et une véritable force d'évocation, a d'emblée retenu mon attention parce que, pour moi, c'est d'abord ça la littérature : une écriture. J'ai aimé aussi les portraits et croquis de femmes, souvent empreints de sensualité mais avec la difficulté d'aimer et de mettre au monde. L'alternance de récit et de journal, les carambolages de la mémoire enrichissent la narration, comme la présence de l'île, à la fois enfermement et célébration de la beauté de la nature. Ce roman est une œuvre complexe et riche dont une seconde lecture m'a permis de découvrir des aspects qui m'avaient d'abord échappé.

Claire COLOMBIER

Le livre ne semble pas très épais, mais les pages sont denses, et pas seulement par le nombre de signes. C'est un texte fort qu'il convient de parcourir dans tous ses déploiements. Je n'ai pas eu l'impression, le lisant, qu'il y avait des descriptions précises et, pourtant, c'est un monde d'images qui s'ébauchent et persistent après la lecture. Un univers de sensations, un paysage tout autant extérieur qu'intérieur, un espace que l'on peut qualifier de transitionnel, puisque s'y nouent des rencontres, rencontres d'esprits, de corps, d'objets, de présences fantomatiques, de générations, rencontre avec le féminin/maternel/musical...

Claude HAZA

(En cours de lecture)

Je ne peux résister d'emblée à te dire quelle force d'écriture je trouve dans ton récit, combien ce que tu dis de la Femme est loin du récit gnangnan habituel.

Maïca SANCONIE

Je voulais t'écrire car j'ai fini ton roman et voulais te féliciter... Pardonne mes impressions en vrac.

Sache que d'abord, c'est complètement revigorant pour moi de te lire, de suivre cette mise en forme patiente qu'est l'écriture d'un roman. Cela me donne envie de répondre, de prendre la plume ; cela remet le pied à l'étrier et le cœur à l'ouvrage. Ensuite, je l'ai trouvé extrêmement musical, mais pas dans le sens mélodique. Dans le sens de la composition et de la limpidité du style, comme une musique contemporaine, avec des déploiements inattendus, des désaccords inquiétants, des « prises » du réel révélé. Dans sa cohérence, sa densité.

C'est un roman féminin, en ce sens des perceptions qu'une femme a du monde, de la maternité, de la sexualité. La filiation aussi. Du début à la fin, j'ai senti ce tiraillement affolant entre femme, mère, fille, ce voisinage troublant où met l'enfantement. Les paysages aussi, sont rendus avec force, presque sans ombre. La beauté a une tension quasi douloureuse, surtout cette île... elle bat comme un cœur au centre du livre.

Une écriture tendue de chagrin et de passion, tendue comme un miroir, comme une peau, un corps, qui va toujours à l'essentiel avec exigence.

Jean-Claude VILLAIN

J'ai pu tranquillement lire ton beau roman et viens te dire mon admiration pour cette œuvre d'une si grande qualité, à mes yeux totalement réussie. Je suis le plus ancien témoin de son long accouchement (il est tellement question de maternité dans ce roman) puisque je crois avoir été, ainsi que tu le rappelles en dédicace, le premier à qui tu as ouvert ce manuscrit en cours... il y a au moins quinze ans. Je me souviens d'ailleurs de son titre d'alors, *Caiques*, par lequel nous l'avons souvent, par après, évoqué et je crois qu'il a toujours ma préférence sur celui que tu as retenu.

Je me réjouis de voir son terme. Et surtout de voir — si je me fie à mon souvenir chancelant — combien ce texte a évolué, combien il t'a « travaillée » — au sens de la parturition — comme tu l'as travaillé d'évidence en écrivain maîtrisé que tu es devenue.

C'est en effet un bel édifice, une grande architecture que cette œuvre qui ne s'est pas écrite en un jour, à la va-vite comme tant de livres aujourd'hui. On sent le travail complexe de tissage. Entre les voix qui parlent, les personnages, les séquences de temps, les couches psychologiques qui sont atteintes ou dévoilées, et tout simplement la complexité progressive de l'intrigue et de la composition hautement élaborées. (Ainsi entre autres, de l'alternance journal-narration, dont elle-même aussi tu te joues).

Je suis entré dans ce roman dense, riche, subtil, complexe, comme en un labyrinthe, au départ presque facilement, incidemment, puis de plus en plus happé et « tenu » par tous les fils que le lecteur — faisant son vrai travail de lecteur — doit bien serrer en sa main et en sa mémoire, afin de bien « suivre », se laisser prendre, et penser, et sentir dans tout le cours vigilant et disponible de sa lecture.

Je lis assez peu de romans (Jean-Claude Renard me disait n'en lire pratiquement jamais — mais quand même, sans doute, ceux de son ami R. Sabatier) ; surtout pour la prose je ne lis guère que des essais, restant assez peu ouvert au fond à la fiction, et donc à des œuvres d'imagination. Je ne me suis donc pas, contrairement à toi, posé la question des règles du genre (si divers cependant). Je me sens poète avant tout et quasi, comme aurait dit Beckett, « *bon qu'à ça* ». J'admire donc que tu sois un écrivain polygraphe et que tu puisses te mouvoir dans plusieurs genres. Je sais que cela résulte, outre d'un talent, d'une volonté et d'un travail constants dont tu ne dételles pas. Cette constance, cette discipline, souvent austères, t'honorent. Aussi, parce que je vois bien que quoique distancée par la fiction, tu as mis beaucoup de toi-même ici, non dans l'anecdote — et je n'ai pas recherché les éléments qui pourraient croiser ta biographie — mais dans les couches les plus profondes de toi, dans l'expérience de vie et dans la méditation continue sur ce qu'elle est, ce qu'elle apporte

D'évidence, c'est au plus profond la question des êtres qui ressort ici, de leurs linéarités et de leurs liens, de toutes les problématiques qui peuvent se nouer chez eux et entre eux, entre vie et mort, désirs, hasards, pulsions, circonstances. Tu interrogues la condition existentielle de la femme en particulier à travers ces femmes qui se croisent, jeunes et moins jeunes, mères et filles, amantes et passantes, et bien entendu, comme j'ai déjà dit, la question de la maternité et de la filiation semble centrale. Tu parviens à la poser non de façon théoricienne, ou pire « militante », mais de façon romanesque en nous faisant entrer dans les nœuds les plus secrets de quelques personnages essentiels dont on découvre peu à peu — subtilement dans un tempo parfaitement réglé — les aspects les plus intimes. J'ai aimé que, justement, sur cette question du tempo, on découvre à la fin des détails importants sur des personnages principaux. Tu n'as pas « tout donné tout de suite » mais au contraire tu as su ménager des effets jusqu'à la fin, en maîtresse de la construction romanesque. Ainsi par exemple, presque au final, du portait d'Arghyro ou de la gémellité de Gabriel.

Dès le début quelque chose flotte comme un mystère, un flou ou un flottement, celui du personnage qui parle. Cette femme « flotte » et tout semble flotter autour. Seule stabilité : le monde naturel. (De lui, entre autres, Arghyro évoque, dès le début, la « force brute » de l'île). Et puis ces

mais qui sont comme un fil rouge et qui, à divers titres, reviendront parcourir le roman, aussi bien pendantes, que caressantes et ce sera alors tout le pan de la sensualité qui sera ouvert.

De sensualité, parlons-en car il y en a beaucoup. D'amour physique, hétéro comme homo, et aussi solitaire. (J'ai même noté une scène « baubique » avec écartement à la p. 107) J'ai aimé tous ces passages parce que tu as su les amener et les « gérer » en romancière, fortement et justement, crédiblement si j'ose écrire, sans plaquage, comme venant non pas gratuitement, mais nécessaires dans le récit. Cette sexualité fait écho à quelque chose de profond dans le roman, ce que j'appellerai sa trame existentielle et son mystère, car oui, avec elle on plonge dans ce qui dépasse et perturbe, dans ce qui dans la vie, est quelque chose d'un autre ordre, qui la tient, la dirige, la brise, l'oriente. C'est cette « évidence » qui sourd ici des situations, des personnages qui sont emportés, des belles et profondes pages qui se suivent.

Avant toute chose ce que j'apprécie et admire dans ce livre est, je le répète, sa PROFONDEUR. De pensée, de vie. C'est un ouvrage de maturité tant de vie que d'écriture. Tu as rassemblé là beaucoup de réflexions et de façonnements intérieurs, beaucoup d'expérience d'écriture et de lecture. Les références viennent bien, ni plaquées ni pédantes : rien à voir avec « faire cultivée »

J'ai évidemment aimé que tout cela se passe en Grèce (« *c'est comme ça qu'ils se représentaient la Grèce : un pays où les désirs n'avaient pas de fin* ») — quoique je ne connaisse pas Amorgos (où mon ami Alain Nadaud vient de mourir au large). J'ai cru, en voyant arriver Théo, que peut-être il serait un personnage comme l'ange de *Théorème*, mais non (cela pour des sujets que nous avons parfois évoqués).

J'aurais d'autres choses à citer en écho, à commenter, tel par exemple ce clin d'œil au surréalisme à la p. 125, ou la mise en abyme du roman en lui-même et du rapport vie-écriture dont on a souvent parlé (notamment chez toi avec Katherine Mansfield) : « *leur vie dans la maison de l'île c'est du roman* ».

Le plus beau chapitre pour moi ? Le XIV et sa très belle phrase finale, tout comme toute la page toute finale du roman me touche beaucoup, et pas seulement avec cette coïncidence évoquée, si rare, des deux âmes et des deux sexes.

Il y a, de bout en bout, un ton, un style qui ne varient pas. De ce fait une grande unité — qui était d'ailleurs absolument nécessaire pour que le lecteur ne se perde pas car plus le roman avance plus la complexité de ses strates apparaît et il faut donc que le lecteur garde ses cartes...

Quelques coquilles ou petites fautes subsistent mais cela n'atténue évidemment en rien la haute qualité de cet ensemble car cela est de la littérature au sens noble, non de ces bibines que l'on voit aujourd'hui culminer parfois dans les ventes.